CABU EN AMÉRIQUE

Jean-Claude Guillebaud

Laurent Joffrin



Seuil L'HISTOIRE IMMÉDIATE

880697

CABU
EN AMÉRIQUE

0417

8°Z
57921

Aux Editions du Seuil

Ouvrage de Cabu

Plutôt Russe que mort!
Coll. L'Histoire Immédiate, 1987

Ouvrages de Laurent Joffrin

La Gauche en voie de disparition.
Comment changer sans trahir?
Coll. L'Histoire Immédiate, 1984

Mai 68
Points Politique n° 133

Ouvrages de Jean-Claude Guillebaud

Les Jours terribles d'Israël
Coll. L'Histoire Immédiate, 1974

Les Confettis de l'Empire
Coll. L'Histoire Immédiate, 1976

Les Années orphelines (1968-1978)
Coll. Intervention, 1978

Un voyage vers l'Asie
Coll. Points Actuels n° 37

Un voyage en Océanie
Coll. Points Actuels n° 49

L'Ancienne Comédie
roman, 1984

L'Accent du pays
roman, 1990

CABU EN AMÉRIQUE

Jean-Claude Guillebaud
Laurent Joffrin

Seuil
27, rue Jacob, Paris VI[e]

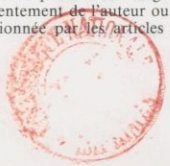
DL-01061990-15177

COLLECTION « L'HISTOIRE IMMÉDIATE »
DIRIGÉE PAR JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

ISBN 2-02-012249-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, JUIN 1990.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.



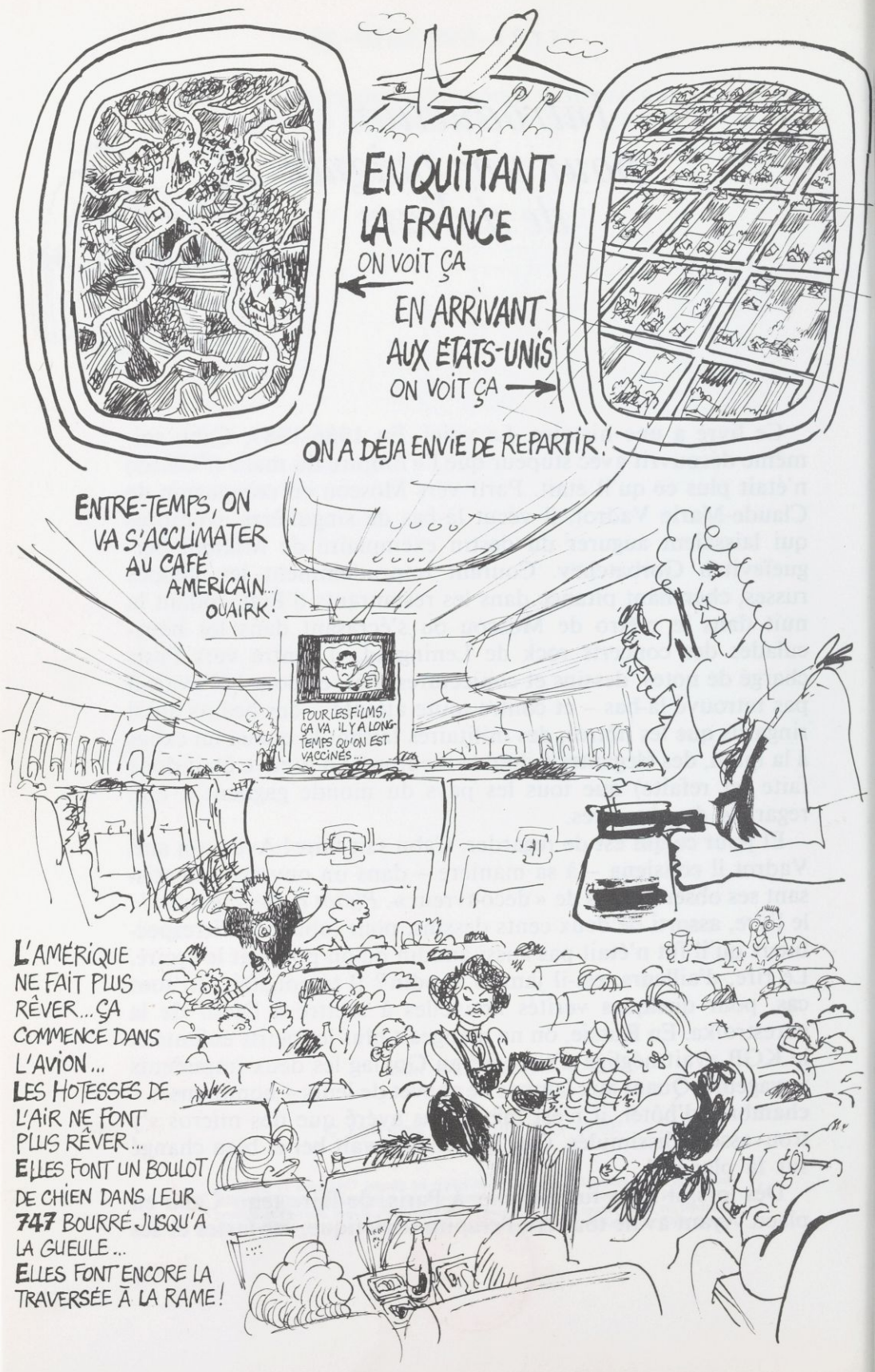
Introduction : pour une poignée de dollars



Ce livre a une histoire. La voici. En 1986-1987, Cabu soi-même découvrit avec stupeur que l'« Empire du mal » (l'URSS) n'était plus ce qu'il était. Parti vers Moscou en compagnie de Claude-Marie Vadrot, il vécut là-bas de singulières aventures qui laissaient augurer du destin exemplaire de Mikhaïl Sergueïevitch Gorbatchev. Courant imprudemment les steppes russes, cherchant pitance dans les restaurants d'État, rôdant la nuit dans le métro de Moscou ou s'écrasant dans les bousculades des concerts rock de Leningrad, il rentra vers Paris chargé de notes, dessins et conjectures. Pensez donc ! N'avait-il pas retrouvé là-bas – et contre toute attente – des beaufs aussi ringards que les nôtres, des militaires faisant la queue un cabas à la main, des élégantes à double menton ? La preuve était donc faite (et refaite) que tous les pays du monde gagnent à être regardés de plus près.

Et pour ce qui est de regarder, Cabu sait faire ! Avec son ami Vadrot il consigna – à sa manière – dans un ouvrage retentissant ses observations de « découvreur ». *Plutôt russe que mort !* : le livre, assorti de deux cents dessins, pour jubilant et irrespectueux qu'il fût n'était pas aussi anodin qu'on pourrait le croire. Le rire, d'ailleurs, est-il jamais anodin ? Il témoignait, en tout cas, pour quelques vérités nouvelles à mettre à l'actif de la perestroïka. En Russie, on ne mangeait plus les petits enfants et le KGB avait négligé d'envoyer au Goulag les deux impudents voyageurs. Quant aux lampes de chevet de leurs – nombreuses – chambres d'hôtel, il n'est même pas avéré que des micros s'y trouvassent dissimulés. Quelque chose avait bel et bien changé sur la planète !

Dès lors, il nous fut difficile, à Paris, de faire tenir Cabu en place. Ayant avalé tout cru l'empire soviétique, ses fastes et ses


EN QUITTANT LA FRANCE ON VOIT ÇA
EN ARRIVANT AUX ÉTATS-UNIS ON VOIT ÇA
ON A DÉJA ENVIE DE REPARTIR !
ENTRE-TEMPS, ON VA S'ACCLIMATER AU CAFÉ AMERICAIN... OUAIRK !
POUR LES FILMS, ÇA VA, IL Y A LONGTEMPS QU'ON EST VACCINÉS...
L'AMÉRIQUE NE FAIT PLUS RÊVER... ÇA COMMENCE DANS L'AVION...
LES HOTESSES DE L'AIR NE FONT PLUS RÊVER...
ELLES FONT UN BOULOT DE CHIEN DANS LEUR 747 BOURRÉ JUSQU'À LA GUEULE...
ELLES FONT ENCORE LA TRAVERSÉE À LA RAME !

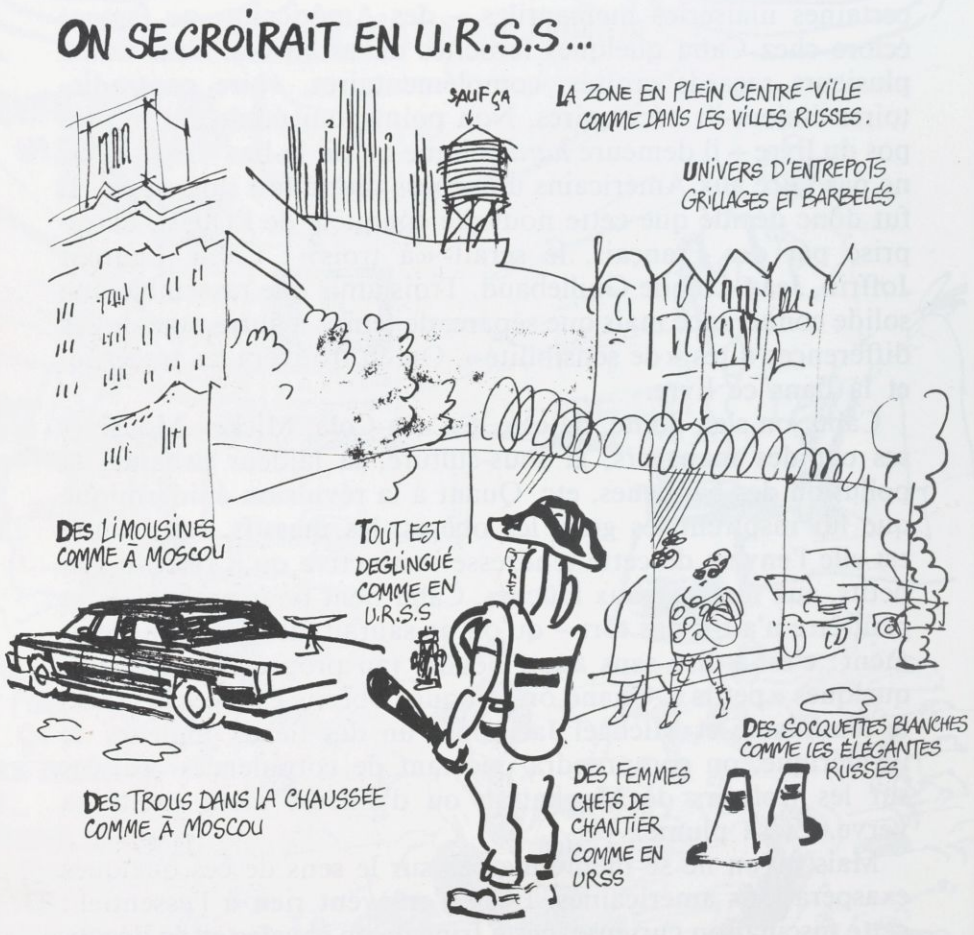
pénuries, il n'eut de cesse que d'aller croquer à belles dents l'empire américain. Quand on connaît un super-grand, comment se passer de découvrir son frère jumeau ? Un prurit de comparaison planétaire démangeait Cabu au point qu'on put craindre un moment que, déstabilisé par l'impatience, il ne se jette tout habillé dans l'Atlantique. Pour nager vers l'ouest... De semaine en semaine et d'une conversation à l'autre fut donc formé le projet d'un grand voyage aux Amériques.

Cela n'alla pas sans difficultés. L'Amérique est aussi vaste que diverse. Cabu, lui, est scrupuleux, curieux, soucieux du détail. Un voyage, à coup sûr, n'y suffirait pas ! Où aller ? Que choisir ? On pouvait craindre, en outre, que certains traits – ou certaines niaiseries mercantiles – des Américains, ne fassent éclore chez Cabu quelques férocités dévastatrices. Sans doute plusieurs regards croisés, complémentaires, voire contradictoires étaient-ils nécessaires. Non point pour édulcorer le propos du livre – il demeure *hard* comme on dit là-bas – mais pour ne pas faire aux Américains un procès tout à fait sans appel. Il fut donc décidé que cette nouvelle conquête de l'Ouest, entreprise par des Français, le serait « à trois » : Cabu, Laurent Joffrin, Jean-Claude Guillebaud. Trois amis que rassemble une solide connivence mais que sépare, de temps à autre, une de ces différences dites « de sensibilité ». On en trouvera les traces ici et là dans ce livre.

Cabu, on s'en doute, déteste le Coca-Cola, Mickey Mouse et ses cupides managers, la sous-culture, la laideur urbaine, la pollution des banlieues, etc. Quant à la révulsion épidermique que lui inspirent les gros, les obèses, les massifs, sans doute est-elle l'envers de cette tendresse instinctive qu'il réserve aux petits, aux maigres, aux fauchés. Cabu tient pour probable – et peut-être n'a-t-il pas tort – qu'on ne saurait être gros innocemment ; c'est-à-dire sans avoir dévoré (au propre ou au figuré) quelques « petits ». Quand on sait que l'obésité est avec le crack, le féminisme et Michael Jackson, l'un des fléaux majeurs de l'Amérique, on comprendra que tant de corpulences croisées sur les trottoirs de Manhattan ou d'ailleurs aient excité sa verve. Et sa plume.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces quelques exaspérations américaines. Elles n'enlèvent rien à l'essentiel : cette fascination curieuse, cette fringale de cavales et de découvertes que nous inspire, envers et contre tout, l'Amérique. La preuve : ce grand voyage américain, programmé depuis Paris,

se révéla vite *insuffisant*. Il fallut le renouveler, reprendre l'avion, retrouver les *highways* et les grands horizons, changer de cap, passer de Virginie en Californie, de l'Illinois au Texas, de l'Arizona à New York, etc. Au total, une bonne dizaine de voyages – dont cinq pour Cabu – furent nécessaires à l'achèvement de ce petit livre. L'Amérique n'est plus ce qu'elle était, c'est vrai ! On pourrait même avancer qu'elle n'est plus tout à fait « grande » au sens où l'entendaient les Français ébahis que nous étions encore dans les années soixante-dix. Peut-être... Mais bon Dieu qu'elle reste vaste !



Des pionniers chargés de rêves

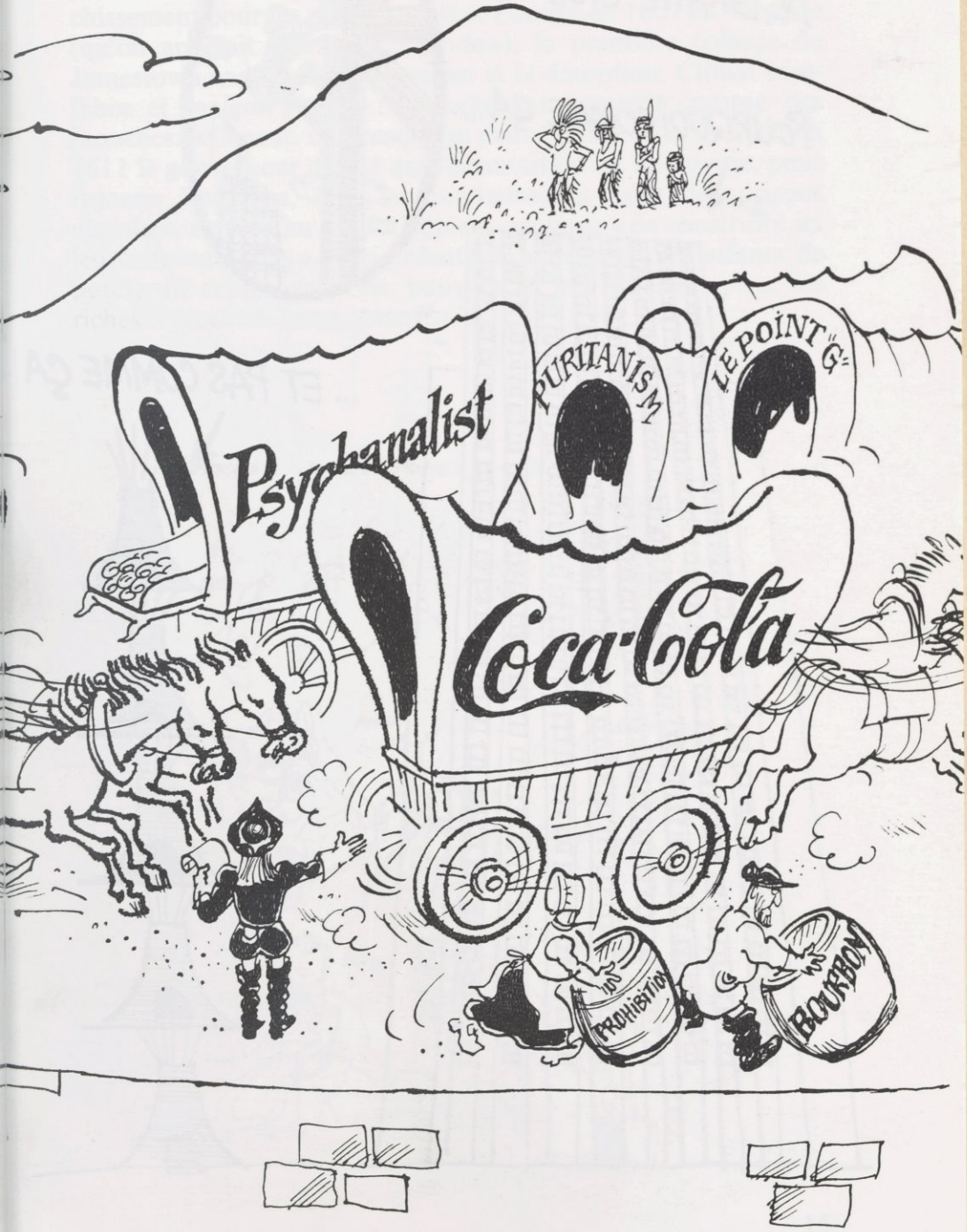
Ce qu'on a toujours aimé dans l'Amérique, c'est qu'elle soit née d'un rêve! Mais ce qu'on a rarement bien compris, c'est qu'il fut, ce rêve, et *dès l'origine,* chargé de calculs. C'était il y a cinq siècles... Et aujourd'hui encore, l'Amérique est partagée entre la vieille utopie coriace des premiers pionniers – *American Dream!* – et les froids calculs du dollar, du capitalisme et *tutti quanti.* D'où notre embarras de petits Français, fraîchement débarqués à John Fitzgerald Kennedy Airport, et découvrant l'Amérique cent quatre-vingt mille jours après Christophe Colomb... A cause de ce vieux rêve que charrie leur mémoire, les Américains nous semblent « naïfs » ; mais pour ces calculs *fondateurs* ils nous paraissent horriblement « vulgaires ». Le dollar et Dieu, le Dieu-dollar, Dieu sanctifiant le dollar, *« In God we trust »,* c'est écrit sur tous les billets verts... L'Amérique a-t-elle changé ?

Reprenons les choses à leur début. A son troisième voyage, en 1492, Christophe Colomb, navigateur au cœur pur, était quasiment sûr de trouver aux Amériques le paradis sur terre. Dans une lettre datée du 12 novembre 1492, il recommandait au roi d'Espagne de convertir « à la Sainte Foi » les Indiens et une « multitude de peuples ». « Ils sont très prompts à dire quelque prière que nous leur enseignons et font le signe de la croix. » Mais Colomb ne perdait pas le nord pour autant! Dans la même lettre à « Vos Altesses », il ajoutait : « sans doute il y a dans ces terres de grandes masses d'or ». Le rêve de Dieu et l'appât du gain : l'Amérique aurait-elle commencé sur un malentendu ?

Vers 1600, la même ambiguïté présida à la fondation des premières colonies britanniques sur la côte Est du Nouveau Monde. Les Anglais, inspirés par les livres de Thomas More,


Mac Donald's

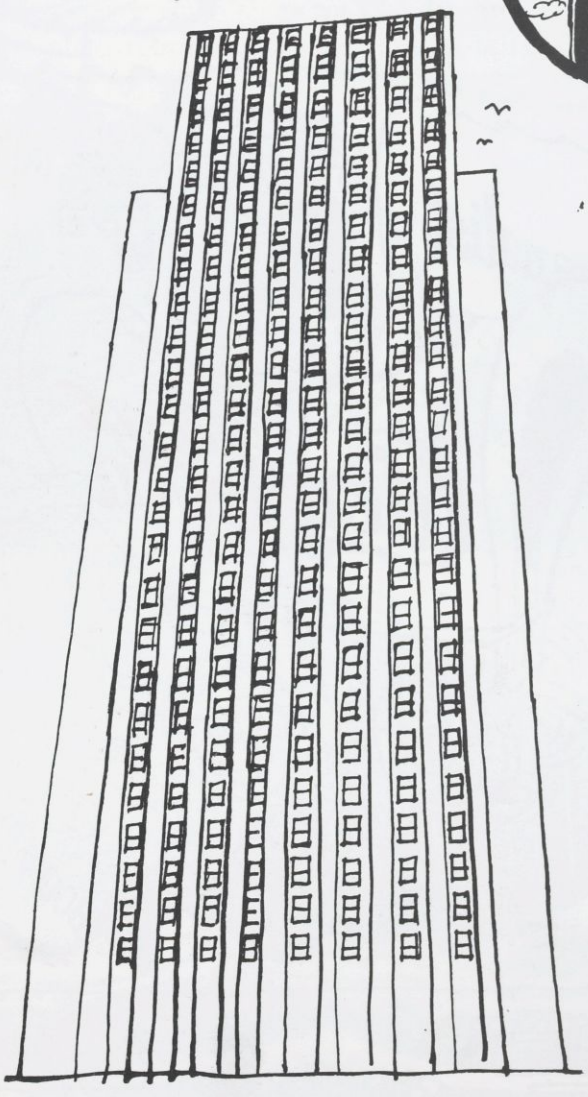
LES PIONNIERS ONT TOUT APPORTÉ D'EUROPE.



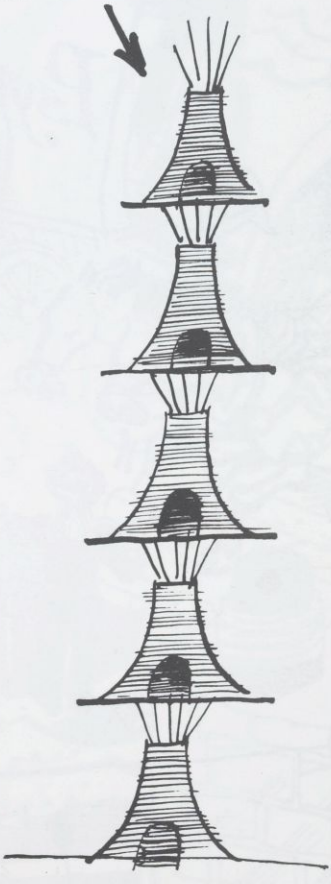
LES INDIENS BÂTISSEURS DE GRATTE-CIEL ...



POURQUOI COMME ÇA...

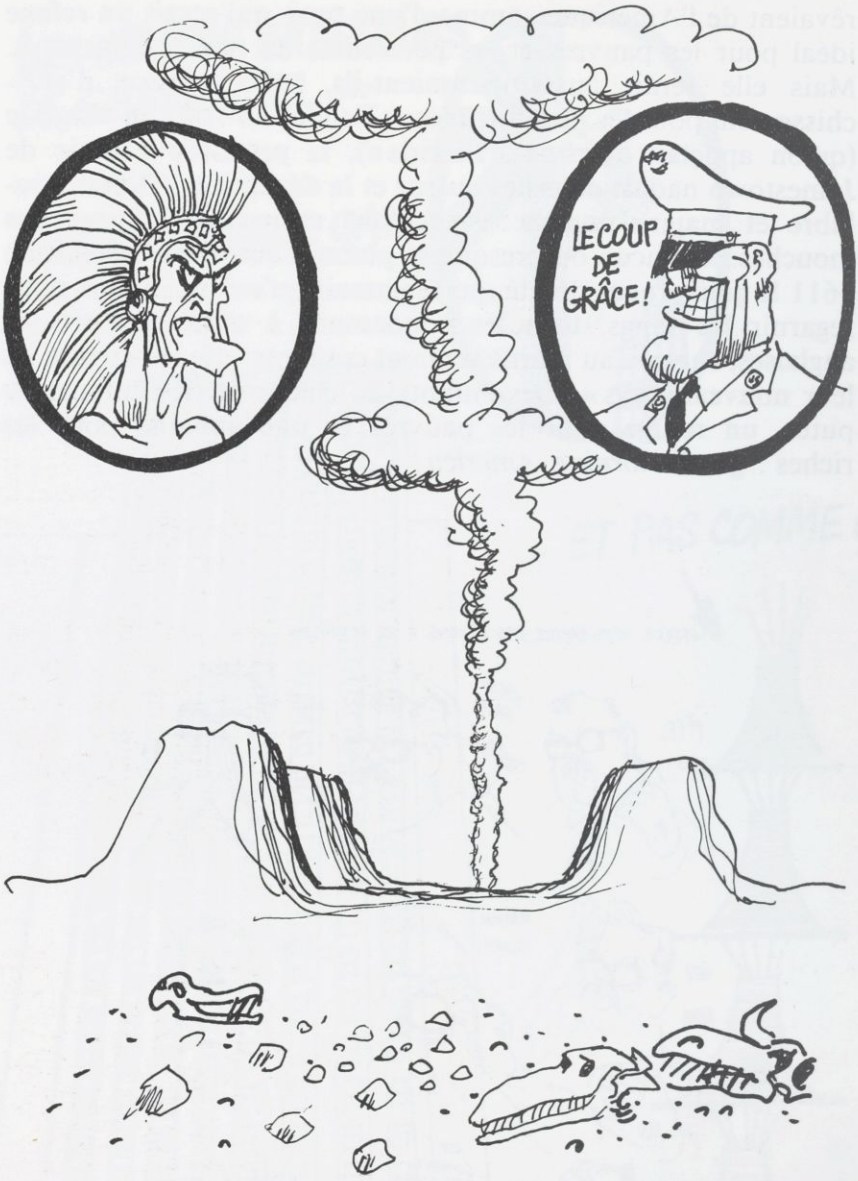


... ET PAS COMME ÇA ?



rêvaient de l'Amérique comme d'une terre qui serait un refuge idéal pour les pauvres et les persécutés du Vieux Continent. Mais elle serait aussi, pensaient-ils, une « source d'enrichissement pour les plus fortunés ». Fondée en 1607 en Virginie (qu'on appelait alors la « Floride »), la première colonie de Jamestown naquit dans la douleur et la déception. Climat insalubre et maigre pitance : les colons mouraient comme des mouches. « Chacun ou presque se plaint d'être ici », écrivait en 1611 le gouverneur dépité qui réclamait qu'on lui envoie, pour regarnir les rangs, tous les condamnés à mort des prisons anglaises, car eux au moins seraient contents « de construire ici leur nouveau pays ». Des enfants de chœur et des enfants de putes, un refuge pour les pauvres et une aubaine pour les riches : *good morning America !*





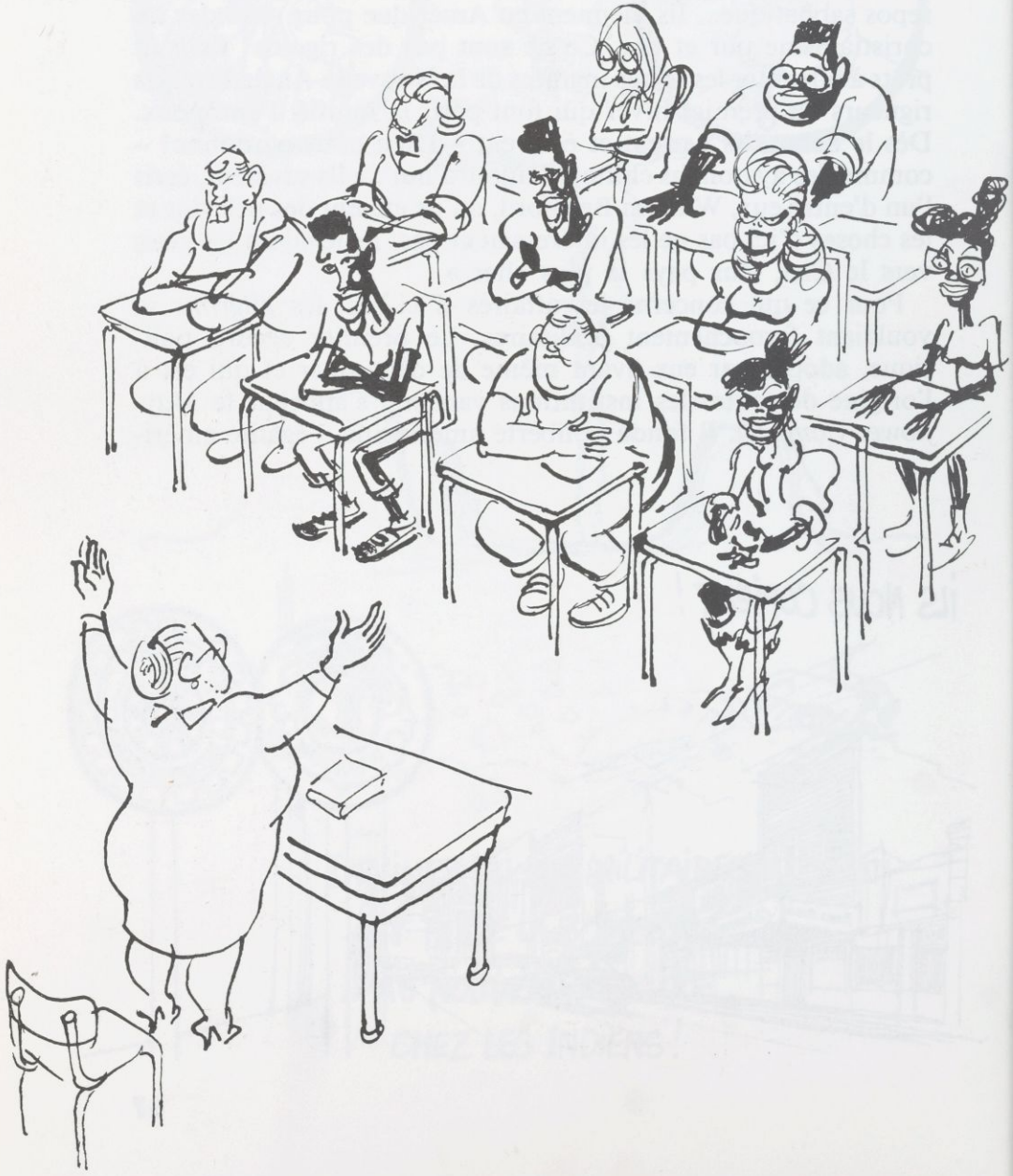
DEVINEZ OÙ LES MILITAIRES ONT TESTÉ LA BOMBE A ?
... AU NOUVEAU MEXIQUE, CHEZ LES INDIENS !

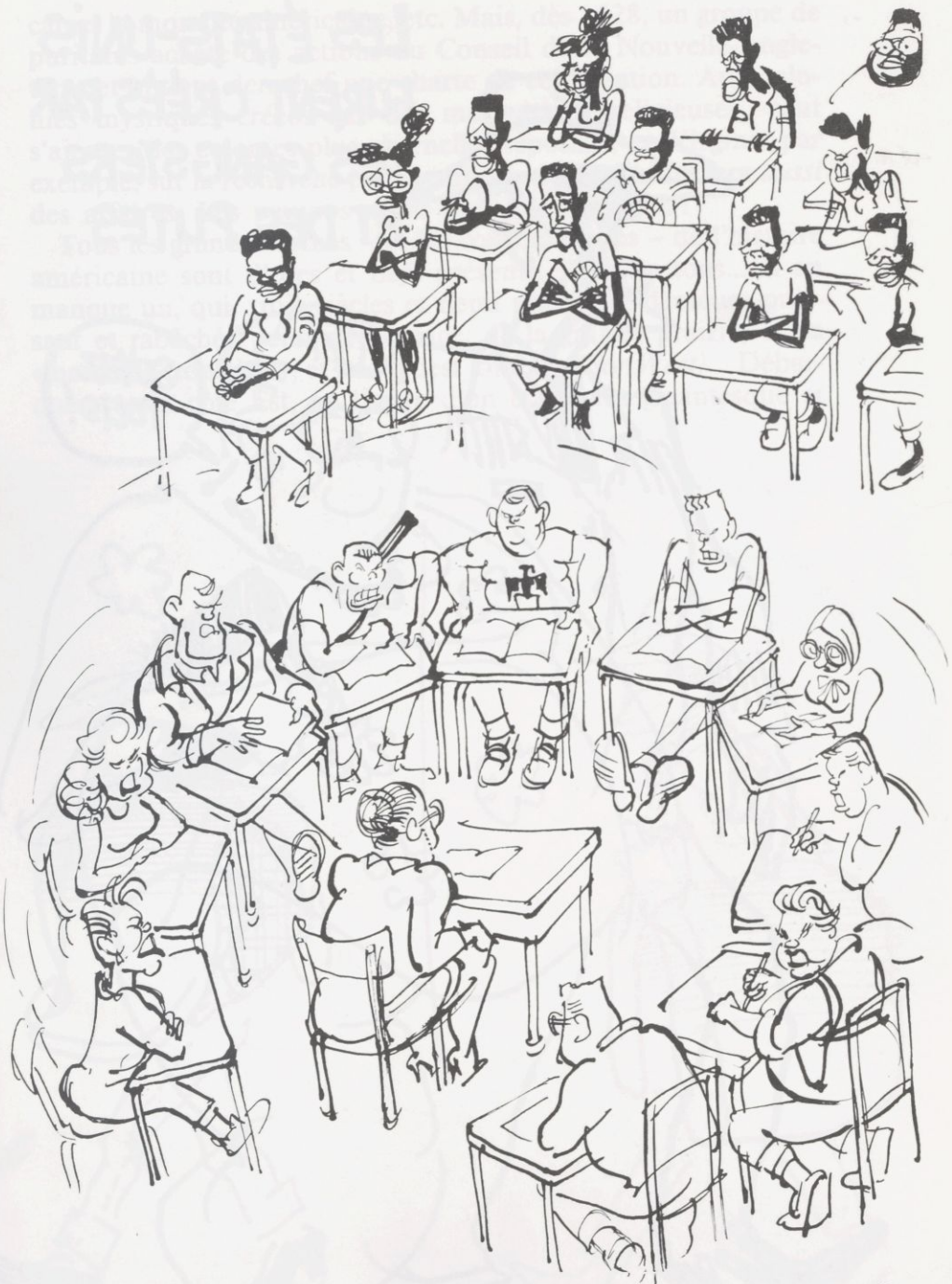
Mais comme chacun sait – ou devrait savoir –, les vrais fondateurs du mythe américain furent les cent trente et un *pilgrims* (pèlerins) du *Mayflower* accostant au cap de la Morue *(Cape Cod)* le 21 novembre 1620, après soixante-cinq jours de traversée. Ces pèlerins-là, ce sont des puritains anglais de la branche congrégationniste. Ils ont fait dissidence avec l'Église anglicane à qui ils reprochent ses relents de « papisme ». Ils se disent surtout horrifiés par le relâchement des mœurs anglaises, par l'ivresse, la débauche, le vol, l'adultère, la violation du repos sabbatique... Ils viennent en Amérique pour refonder un christianisme pur et dur. Ce ne sont pas des rigolos ! Ils sont prêts à affronter les terres ingrates de la Nouvelle-Angleterre, les rigueurs du premier hiver qui font périr la moitié d'entre eux. Dès le début, ils parlent et écrivent – Dieu nous pardonne ! – comme des ayatollahs chiites d'aujourd'hui : « Ils savaient, écrit l'un d'entre eux, William Bradford, qu'ils étaient des pèlerins et les choses d'ici-bas ne les intéressaient pas. Ils levaient les yeux vers le Ciel, leur pays le plus cher. »

Pour ce qui concerne les affaires d'ici-bas, les *pilgrims* se voulaient farouchement égalitaires. Le premier accord politique, adopté par eux avant même de débarquer et qui est à l'origine de toutes les institutions yankees, s'appelait le *Mayflower Compact.* Il fonde la liberté américaine, l'égalité améri-



RÉUSSIR LE MELTING-POT...



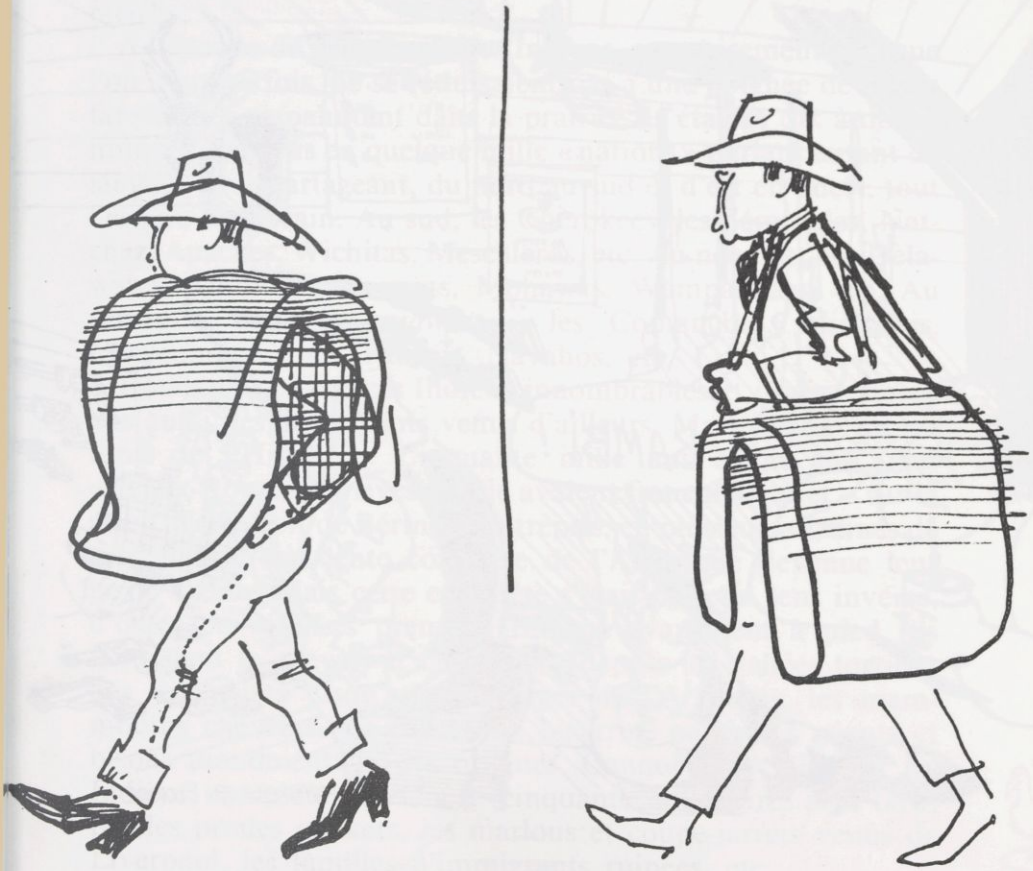


...OU RE-FORMER LE CERCLE DES CHARIOTS DISPARUS ?


LES ÉTATS-UNIS FURENT CRÉÉS PAR DES GANGSTERS ET DES PUTES
SOYEZ POLIS !

caine, la moralité américaine, etc. Mais, dès 1628, un groupe de puritains achète des actions du Conseil de la Nouvelle-Angleterre et obtient derechef une charte de colonisation. Aux colonies mystiques créées sur des motivations religieuses, vont s'ajouter des colonies plus charnelles reposant, en Virginie par exemple, sur la recherche pure et simple du profit. On fera *aussi* des affaires. Les pauvres n'ont qu'à bien se tenir!

Tous les grands mythes – et les contradictions – de l'histoire américaine sont d'ores et déjà présents. Presque tous... Il en manque un, qui, trois siècles et demi plus tard, demeure puissant et rabâché : celui de l'espace, de la grande prairie, de la « nouvelle frontière », et de l'Ouest lointain *(Far West)*... Débarqués sur la côte Est, en lisière d'un continent gigantesque et





ARMURERIE EN FLORIDE

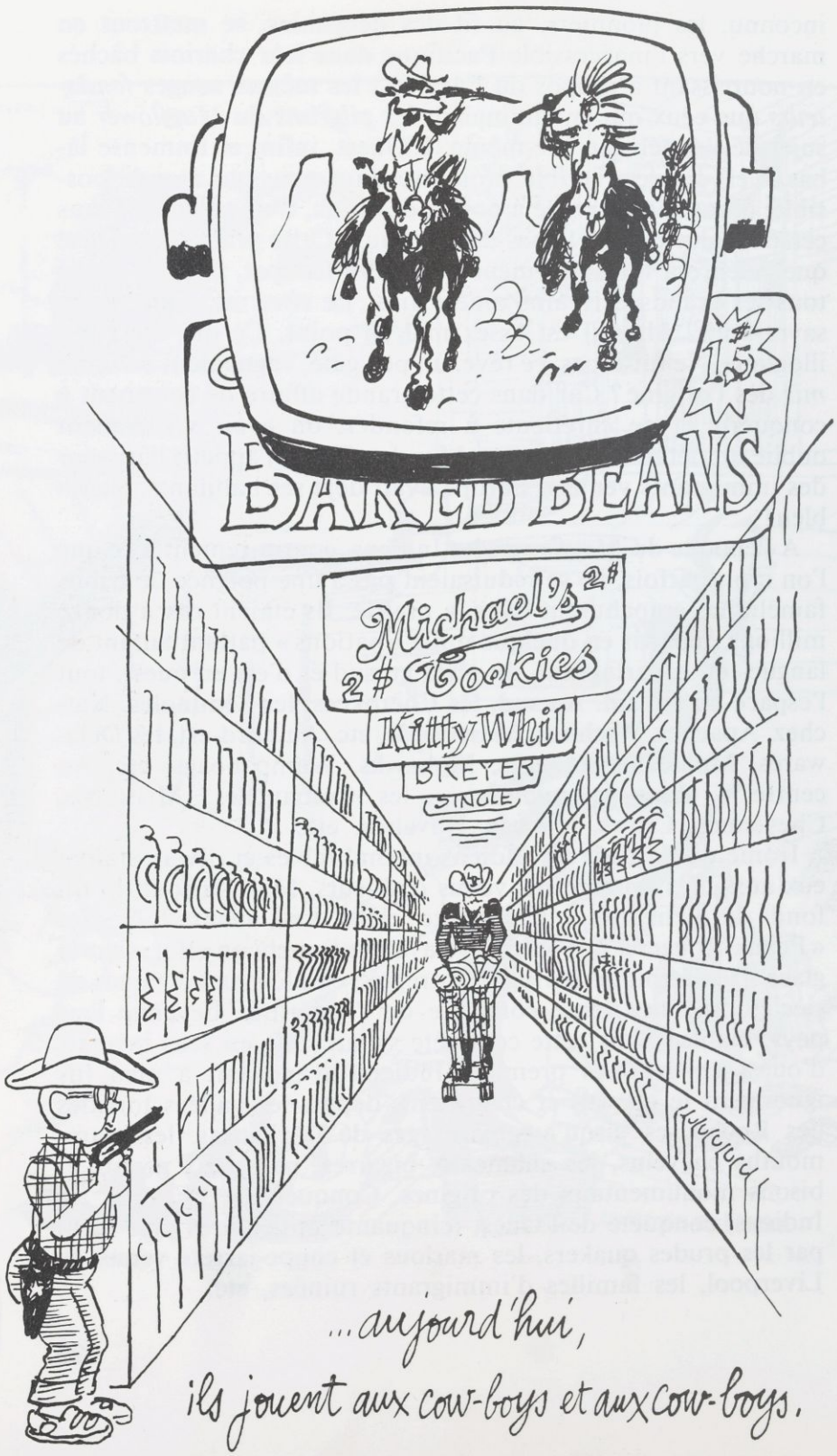
inconnu, les pionniers, au fil des décennies, se mettront en marche vers l'inaccessible Pacifique dans leur chariots bâchés en nourrissant à propos du Far West les mêmes songes *fondateurs* que ceux qui enflammaient les *pilgrims* du *Mayflower* au sujet de l'Amérique elle-même. L'Ouest, infini et immense là-bas, c'est l'indestructible promesse d'un nouveau monde possible, d'une vie nouvelle à portée des yeux, d'une *frontière* sans cesse reculée devant le pas des chevaux. Cette prairie fabuleuse que célébrera inlassablement Fenimore Cooper, le premier de tous les grands écrivains américains. Le rêve est toujours là, savez-vous ! Mais il est assez mal en point. Ce qui n'est pas illogique. Ne fut-il pas, ce rêve, un peu gâté, vaguement *compromis* dès l'origine ? Car dans cette grande affaire de continent à conquérir et de chrétienté à refonder, on avait visiblement oublié un détail. Ce Nouveau Monde offert à l'appétit bâtisseur des immigrants venus d'Europe avait déjà ses habitants. Sacrebleu !

A l'époque du *Mayflower,* les Indiens, contrairement à ce que l'on croit parfois, ne se réduisaient pas à une poignée de tribus faméliques crapahutant dans la prairie. Ils étaient dix à douze millions, répartis en quelque mille « nations » parlant autant de langues et se partageant, du nord au sud et d'est en ouest, tout l'espace américain. Au sud, les Cherokees, les Séminoles, Natchez, Apaches, Wichitas, Mescaleros, etc. Au nord-est, les Delawares, Mohicans, Pequots, Mohawks, Wampanoags, etc. Au centre – dans le *midwest* – les Comanches, Missouris, Cheyennes, Crows, Kiowas, Navahos, etc.

Ironie du destin : ces Indiens innombrables et divers étaient eux aussi des immigrants venus d'ailleurs. Mais surtout du fin fond de l'Histoire... Cinquante mille ans avant J.-C., les « Peaux-Rouges » arrivés d'Asie avaient franchi en effet – sur la glace – le détroit de Béring et entrepris, en plusieurs dizaines de siècles, une très lente conquête de l'Amérique devenue leur pays, diable ! Mais cette conquête s'était faite en sens inverse, d'ouest en est. Les premiers Indiens avançaient à pied (ils ignoraient le cheval) et chassaient, depuis les vallées torrides des Rocheuses jusqu'aux pâturages de l'Arkansas, les mammouths chevelus, les chameaux bizarres, paresseux géants et bisons monumentaux des origines. Conquête de l'Est par les Indiens, conquête de l'Ouest (cinquante millénaires plus tard) par les prudes quakers, les marlous et coupe-jarrets venus de Liverpool, les familles d'immigrants ruinées, etc.



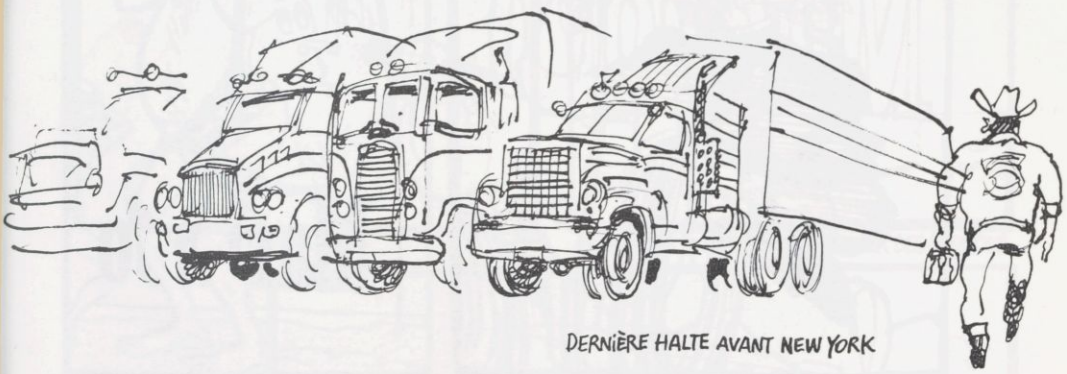
Autrefois, ils jouaient aux cow-boys et aux indiens...



...aujourd'hui,
ils jouent aux cow-boys et aux cow-boys.

Nous savons presque tout, nous Français gavés de westerns et d'épopée cow-boy, de ces guerres indiennes qui ont rythmé la conquête de l'Ouest ; des guerres avec leurs trêves provisoires, leurs traités bafoués, leurs héros prodigieux entrés tout crus dans nos mémoires. Mais nous savons moins qu'avant toutes ces hécatombes, les premiers contacts entre Blancs et Peaux-Rouges s'étaient plutôt bien passés. En Virginie, dans le Massachusetts, en Nouvelle-Angleterre, les colons anglais durent souvent à la sollicitude naïve des Indiens de n'avoir point péri. Ces Indiens primitifs et païens qui ignorent la roue, chassent le daim, le castor, l'ours ou le dindon sauvage commencent en effet par sauver de la mort de nombreux colons. En 1607, en Virginie, John Smith et ses immigrants mourant de faim voient avec stupeur les Indiens *partager* avec eux tout ce qu'ils avaient. « Nos provisions s'étant épuisées en vingt jours, écrit-il, les Indiens nous apportèrent une grande quantité de grains et de pain tout préparé, ainsi qu'une grande abondance de gibier des rivières qui restaurèrent nos constitutions affaiblies. »

Au même endroit, une princesse indienne, Pocahontas, fille du roi Powhatan, s'érige en protectrice acharnée des colons blancs. Elle sauve de la mort John Smith fait prisonnier et finit



DERNIÈRE HALTE AVANT NEW YORK

par épouser un colon, John Rolfe, à qui elle enseigne la culture du tabac. Une culture qui fera bientôt la fortune de toute la colonie. Pensez à Pocahontas lorsque vous fumerez du Virginie ! Ailleurs, du Saint-Laurent à la Floride, des Carolines à l'Oklahoma, les Indiens apprennent aux Blancs à exploiter l'inépuisable forêt américaine. Et puis, quels guides ils font sur ces cours d'eau labyrinthiques dont ils connaissent chaque détour !